

Echos de la Berlinale

Berlinale 2016

11 au 21 février 2016

Photo : Les acteurs Akuhata Keefe et Temuera Morrison interprétant un « haka » lors de la conférence de presse du film *Mahana* réalisé par Lee Tamahori



Pour tout savoir sur les âges d'admission aux films distribués en Suisse :

Site de l'Organe cantonal (VD et GE) de contrôle des films : <http://www.filmages.ch/>

Commission nationale du film et de la protection de la jeunesse : <http://filmrating.ch/fr/verfahrenki/no/suche.html?search=>

Sommaire de ce document :

Page 2

Hail, Caesar ! (Joel et Ethan Coen, Etats-Unis, Grande-Bretagne 2016, 1h46)

Genius (Michael Grandage, Grande-Bretagne, Etats-Unis 2016, 1h44)

Page 3

Alone in Berlin (Vincent Perez, Allemagne, France, Grande-Bretagne, 1h43)

Midnight Special (Jeff Nichols, USA 2016, 1h51)

Page 4

Where to Invade Next (Michael Moore, USA 2016, 1h49)

Mahana / The Patriarch (Lee Tamahori, Nouvelle-Zélande 2016, 1h43)

Page 5

Soy Nero (Rafi Pitts, Allemagne, France, Mexique 2016, 2h)

À suivre

La 69^e Berlinale au jour le jour

Depuis 2008, je m'applique à vous "vendre" les films de la Berlinale selon des critères pédagogiques, afin de faciliter votre travail si vous voulez les présenter à un jeune public. Mais nous savons que bon nombre des films montrés dans les festivals (même parmi ceux de la compétition internationale) n'arrivent jamais sur nos écrans. Et s'ils sont diffusés à la télévision, ils ont toutes les chances de vous échapper, vous qui avez certainement l'embarras du choix entre plus de 200 chaînes ! Reste la solution DVD, Blu-Ray ou VOD : tout n'est pas perdu. Pardon de persister dans cette veine de "pédagogue cinéophile", on ne se refait pas...

Ci-après, le détail de ma balade festivalière : je commence par les films de la compétition internationale, puis les autres, toutes sections confondues (36 titres en tout), et mentionne

quatre films non vus et les raisons de mon abstention. Le distributeur suisse, s'il y en a un, est signalé.

Voilà mon barème 2016 qui lorgne juste un petit peu vers le PER :

* Thématique un peu floue, formellement moyennement maîtrisée: montage, langage et mise en scène peu propices à capter ET retenir l'attention du public, quel que soit son âge.

** Thématique actuelle et prégante pouvant intéresser un jeune public, mise en scène bien maîtrisée, rigueur et clarté du propos.

*** Très bonne adéquation entre le fond (thématiques actuelles, universelles) et la forme (mise en scène fluide, dialogues et langage visuel limpides, montage efficace, personnages étoffés). Informatif, enrichissant et jouissif.

Le festival se fait un point d'honneur d'explorer la planète, comme l'ont démontré durant 11 jours les quelque 400 films d'ici

et de partout ailleurs, d'aujourd'hui, d'hier et d'avant-hier.

Au risque de me répéter : le

Page 5 (suite)

Zero Days (Alex Gibney, Etats-Unis 2016, 1h56)

Smrt u Sarajevu / Mort à Sarajevo (Danis Tanović, France, Bosnie et Herzégovine 2016, 1h25)

Page 6

Fuocoammare / Fire at Sea (Documentaire de Gianfranco Rosi, Italie, France 2016, 1h48)

Zjednoczone Stany Miłosci / United States of Love (Tomasz Wasilewski, Pologne, Suède 2016, 1h44)

Page 7

Kollektivet / The Commune (Thomas Vinterberg, Danemark, Suède, Pays-Bas 2016, 1h51)

Des nouvelles de la Planète Mars (Dominique Moll, France, Belgique 2016, 1h41)

Page 8

Chi-Raq (Spike Lee, Etats-Unis 2016, 2h07)

Boris sans Béatrice (Denis Côté, Canada 2016, 1h23)

A Quiet Passion (Terence Davies, Grande-Bretagne, Belgique 2015, 2h05)

Page 9

Shepherds and Butchers (Oliver Schmitz, Afrique du Sud, Etats-Unis, Allemagne 2016, 1h20)

Auf einmal (Asli Özge, Allemagne, France, Pays-Bas 2016, 1h52)

Page 10

War on Everyone (John Michael McDonagh, Grande-Bretagne 2016, 1h38)

Miles Ahead (Don Cheadle, USA 2015, 1h40)

La Route d'Istanbul (Rachid Bouchareb, Algérie, France, Belgique 2016, 1h37)

Page 11

Goat (Andrew Neel, Etats-Unis 2016, 1h42)

The Night Manager (Susanne Bier, Grande-Bretagne, Espagne, Etats-Unis 2016, 2 premiers épisodes (sur 7), 1h54)

Page 12

Den Allvarsamma Leken / A Serious Game (Pernilla August, Suède, Danemark, Norvège 2016, 2h)

Die Russen kommen (Heiner Carow, République Démocratique Allemande 1968, 1h32)

cinéma divertit, certes, mais il aide aussi à comprendre, il informe, questionne, émeut. C'est une source merveilleuse de connaissance, d'émotion et de réflexion. C'est pour toutes ces raisons et bien plus encore que j'aime le cinéma. Je vous cite ci-après la définition (abrégée) du cinéma donnée par Véronique Cayla, présidente du directoire d'Arte France : « *Dans notre monde saturé d'images en tous genres, (...) où règnent l'immédiateté et la vitesse, il est une respiration, une parenthèse, comme un moment de suspension du temps. (...) Un film est toujours le regard ciselé d'un artiste posé sur le monde, un geste réfléchi et construit sur une époque. Il est transfiguration du réel là où trop d'images sont dans la réalité immédiate, comme le flux déversé en boucle par les chaînes d'information (...) Le cinéma est par essence affaire de partage. Tandis que la plupart des images qui transitent sur Internet aujourd'hui replient, recroquevillent l'individu sur lui-même, le cinéma, au contraire, ouvre sur l'altérité, promesse de dialogue et d'échanges avec les autres cultures, et donc vecteur de compréhension mutuelle — et de tolérance (...)* » (Télérama, 23.05.2015)

Ci-après, dans l'ordre de « mes » préférences, les films de la Compétition internationale, puis des autres sections qui m'ont nourrie et réjouie :

Hail, Caesar! (Joel et Ethan Coen, Etats-Unis, Grande-Bretagne 2016, 1h46 – **Film d'ouverture hors compétition** – Distribué en Suisse par UPI) ***

À la fois film noir et comédie déjantée, **Hail, Caesar!** nous embarque dans le Hollywood des années 1950 où le chef de production Eddie Mannix (Josh Brolin), (exécuteur des basses oeuvres, le « fixer », mandaté par le méga-studio Capitol

Pictures pour garantir le bon renom et la pérennité des productions hollywoodiennes), s'efforce non seulement de retrouver l'acteur Braid Withlock (George Clooney) enlevé en plein tournage du peplum **Ave Caesar**, mais aussi de trouver un mari à une star « nautique » (façon Esther Williams) qui s'est fait engrosser, d'apaiser un réalisateur excédé par l'ineptitude de la star qu'on lui a imposée, de convaincre un jeune bouseux attiré aux rôles de cowboy de jouer les dandys de salon, de calmer la plume des deux féroces échotières mondaines d'Hollywood (double rôle pour Tilda Swinton, à la Louella Parsons et Hedda Hopper), etc. La télévision menace l'hégémonie du 7^e art, la menace rouge infiltre les rangs de Hollywood (Mannix ne pourra retenir le danseur-acteur (à la Gene Kelly) Burt Gurney ensorcelé par les sirènes du communisme. Dans un plan inoubliable, style George Washington traversant le fleuve Delaware, Gurney rejoint un sous-marin russe ! Bref, Mannix a fort à faire ! Il réussira à récupérer discrètement, contre 100'000 \$, sa vedette (pratiquement séduite par le credo rouge de ses ravisseurs). George Clooney en grand bêta en jupette, Channing Tatum en claquettiste plutôt gay, Alden Ehrenreich en cul-terreux texan, Scarlett Johansson en ingénue ordurière, un beau panache de talents brocardant les classiques de la plus grande fabrique d'images au monde : un délice !

Genius (Michael Grandage, Grande-Bretagne, Etats-Unis 2016, 1h44 – Compétition internationale) ***

New York, les années folles, les années 1920. Max Perkins (Colin Firth) est le lecteur new-yorkais attiré d'Ernest Hemingway et F. Scott Fitzgerald. Sa vie change le jour où il reçoit un manuscrit un peu chaotique de 1000 pages

Page 13

Karla (Hermann Zschoche, République démocratique allemande 1964, 1h40)

Preis der Freiheit (Egon Monk, République fédérale d'Allemagne 1966, 1h23)

Fräulein Schmetterling (Kurt Barthel, République démocratique allemande 1966, 1h58)

Page 14

The Road Back (James Whale, USA 1937, 1h37)

24 Wochen (Anne Zohra Berrached, Allemagne 2016, 1h42)

Quand on a 17 ans (André Téchiné, France 2016, 1h56)

Saint Amour (Benoît Delépine et Gustave Kervern, France 2016, 1h41)

L'Avenir (Mia Hansen Løve, France, Allemagne 2016, 1h40)

Page 15

Chang Jiang Tu / Crosscurrent (Yang Chao, République populaire de Chine 2015, 1h56)

Inhebbek Hedi (Mohamed Ben Attia, Tunisie, Belgique, France 2016, 1h28)

Hele SA Hiwagang Hapis / A Lullaby to the sorrowful Mystery (Lav Diaz, Philippines, Singapour 2016, 482 minutes !)

Ejhdaha Vared Mishavad ! / A Dragon Arrives (Mani Haghighi, Iran 2016, 1h47)

Page 16

Cartas da Guerra / Letters from War (Ivo M. Ferreira, Portugal 2016, 1h45)

Liliom Ösvény / Lily Lane (Bence Fliegauf, Hongrie 2016, 1h31)

While the women are sleeping (Wayne Wang, Japon 2016, 1h42)

Kuripi / Creepy (Kiyoshi Kurosawa, Japon 2016, 2h10)

Jà, Olga Hepnarová / I, Olga Hepnarova (Petr Kazda, Tomas Weinreb, République Tchèque, Pologne, République Slovaque, France 2016, 1h28)

Tempestad (Tatiana Huezo, Mexique 2016, 1h45)

Page 17

Bilan (Fazit)

Pour en savoir plus

Bibliographie



d'un certain Thomas Wolfe (Jude Law). Perkins sent qu'il a là l'oeuvre d'un génie, mais il faudra tailler dans le vif de ce roman-fleuve. "**Look homeward, Angel**" sera un bestseller, né de la collaboration intense entre Wolfe et Perkins qui se sont battus pour chaque ligne, chaque mot. Cette création commune rapproche le quelque peu rigide homme de famille qu'est Perkins (son couvre-chef ne quitte jamais le crâne de Firth) et le bringueur instable et passionné Wolfe (Law affublé d'une crinière ébouriffée), dans une sorte de relation père-fils chaotique, intense et éphémère (Wolfe meurt en 1938, à l'âge de 38 ans). **Genius** s'inspire de la biographie "**Max Perkins : Editor of Genius**" écrite par A. Scott Berg. Le film offre une magnifique lecture de la connivence intense qui exista entre ces deux tempéraments antinomiques.

Alone in Berlin (Vincent Perez, Allemagne, France, Grande-Bretagne, 1h43 – Compétition internationale) ***

Achim von Borries, sa soeur Bettine et Vincent Perez ont écrit le scénario inspiré du roman **Jeder stirbt für sich allein** de Hans Fallada (1893-1947). Le Fallada a été adapté une première fois au cinéma en 1975, par Alfred Vohrer. Vincent Perez, Helvète au coeur d'Européen, a choisi de tourner en anglais ce classique de la littérature allemande, pour lui assurer une plus grande audience. Le film chronique la vie des habitants d'un immeuble berlinois, microcosme de la société allemande (on y rencontre des Nazis purs et durs, un juge retraité, une vieille dame juive, une crapule vendue aux Nazis, etc.) et nous replonge dans le quotidien de l'Allemagne nazie. Au coeur du récit, un couple, Anna et Otto Quangel (version fictionnelle d'Elise et Otto Hampel, guillotiné le 8 avril 1943, pour avoir écrit, durant trois ans, des cartes postales

dénonçant le nazisme). L'histoire débute en juin 1940. Alors que le régime nazi célèbre sa victoire sur la France, les Quangel (formidables Emma Thompson et Brendan Gleeson) sont informés par pli postal que leur fils unique est tombé au front. Le couple, qui avait cru longtemps au Führer, est dévasté. Il réalise soudain que leur fils est mort en vain, comme tant d'autres. Pour donner un sens à leur vie de parents endeuillés, Otto Quangel commence à écrire (déguisant son écriture) des incitations à la résistance : « *Stoppt die Kriegsmaschine !* » « *Tötet Hitler !* » et les essaime avec l'aide de son épouse dans Berlin, au risque de leur vie. Sur 285 cartes, 267 furent spontanément remises aux autorités nazies, 18 ne reparurent pas. Le commissaire Escherich (génial Daniel Brühl), chargé de traquer l'auteur subversif, aura lu toutes les cartes, avant de faire arrêter le couple. Son suicide après leur exécution, comme le silence de 18 récipiendaires : une lueur d'espoir dans la tourmente ? Un très bel hommage au grain de sable qui finit par gripper le fonctionnement de la machine.

Midnight Special (Jeff Nichols, USA 2016, 1h51 – Compétition internationale) ***

Ayant quitté en tapinois les locaux de ce qui ressemble furieusement à une secte religieuse fanatique, Roy (Michael Shannon) et son fils Alton se retrouvent bientôt pourchassés non seulement par les évangélistes qui veulent reprendre leur « messie », mais aussi par les forces de police et même les plus hautes instances du gouvernement fédéral. Alton est en effet doté de pouvoirs surnaturels dont la puissance appâte les autorités politiques et militaires. Il peut communiquer avec les aliens (il en est lui-même un), il peut par la seule force de sa volonté (et la puissance des sortes de rayons



George Clooney dans *Hail, Caesar!*



Colin Firth et Jude Law (*Genius* de Michael Grandage) à Berlin



Vincent Perez, Emma Thompson et Brendan Gleeson (*Alone in Berlin*)

laser que projettent ses yeux) détruire des satellites. Mais il est aussi extrêmement sensible à la lumière (il pourrait mourir s'il était exposé trop longtemps), la fuite en voiture vers une destination mystérieuse se fait exclusivement de nuit. Le film raconte la cavale d'un père, épaulé par son ami d'enfance (Joël Edgerton) et son épouse (Kirsten Dunst), qui risquera le tout pour le tout pour sauver son fils et lui permettre d'accomplir son destin. Le film dénonce la violence, l'aveuglement et l'inhumanité des instances politiques, militaires, administratives et religieuses, qui toutes veulent s'approprier les pouvoirs de cet enfant. Une saga familiale déguisée en *road movie* fantastique à ne pas manquer.

Where to Invade Next (Michael Moore, USA 2016, 1h49 – **Hors Compétition** - Distribué en Suisse par Falcom Media Group) ***

Un peu pédant, pédagogiquement clair mais avec un humour contagieux, Michael Moore part une fois encore à la recherche de mondes meilleurs. On retrouve dans ce huitième opus (après six ans de silence), le ton sarcastique et plein d'auto-dérision qui firent son succès à ses débuts. Ainsi Moore parcourt l'Europe et l'Afrique du Nord, visite des pays qui semblent avoir réalisé l'équilibre idéal entre travail et vie privée. Toujours direct et faussement naïf, Moore questionne, compare les réponses reçues avec celles qu'il aurait aux Etats-Unis et finalement procède alors à une invasion fictive du pays en question, pour s'approprier son mode de vie. En effet, l'Amérique a enfin compris qu'elle n'avait rien à gagner en faisant la guerre dans le monde. Mieux vaut nommer un envoyé spécial capable de réquisitionner les acquis positifs de pays étrangers pour que l'Amérique puisse s'en approprier l'invention. Moore, va donc détourner le

temps de travail en Italie, la formation universitaire gratuite en Slovénie, le système pénitentiaire en Norvège, le système scolaire en Finlande, la gastronomie scolaire en France ou encore la "Vergangenheitsbewältigung" (la capacité de surmonter le passé) en Allemagne, l'égalité des sexes en Islande. À chaque fois, Moore plante le drapeau américain au nom de "La plus grande Nation du Monde". En conclusion, Moore nous apprend que toutes ces bonnes idées ont bel et bien existé depuis belle lurette en Amérique, bien avant leur apparition en Europe, mais qu'on a oublié de les appliquer. En fait, un film sur l'Amérique tourné sur d'autres continents !

Mahana / The Patriarch (Lee Tamahori, Nouvelle-Zélande 2016, 1h43 - **Hors Compétition**) ***

Ce drame familial, qui se joue chez les Maoris dans les années 1960, sur la côte est de la Nouvelle-Zélande, s'inspire d'un roman de Witi Ihimaera, « **Bulibasha** ». Deux familles d'éleveurs de moutons, les Mahana et les Pohata, s'affrontent depuis des temps immémoriaux lors des concours de tonte annuels. Simeon Mahana, le petit-fils de 14 ans, essaie de comprendre les causes de cette hostilité. Il regimbe contre l'autorité tyrannique de son grand-père, le défie, et c'est le chaos. L'ancêtre chasse Simeon et sa famille. Les voies de la réconciliation seront longues et sinueuses. La jeune génération est encline à renoncer à certaines structures dépassées, même si elle continue à cultiver traditions et rituels de la culture Maori. Temuera Morrison incarne Tamihana Mahana, l'implacable patriarche. La facture est classique, la photographie magnifique, peut-il en être autrement dans les superbes paysages de Nouvelle-Zélande ? Cette étude sociale et familiale nous touche, et nous fait mieux



connaître les us et coutumes d'une société apparemment fermée et rigide, par le biais de jeunes qui essaient de briser certaines chaînes. Temuera Morrison en patriarche, Nancy Brunning jouant son épouse et le jeune Akuhata Keefe dans le rôle du petit-fils rebelle nous ont profondément émus.

Soy Nero (Rafi Pitts, Allemagne, France, Mexique 2016, 2h - Compétition internationale) ***

Dans le désert, Nero court, poursuivi par la patrouille de frontière américaine. Il est pris et renvoyé au Mexique. Nero a 19 ans, ce n'est ni la première, ni la dernière fois qu'il tente de passer aux Etats-Unis. Peu après, il réussit à atteindre la Terre Promise et se lance à la recherche de Jesus, son frère aîné, qui vit à Los Angeles. Mais l'immense demeure avec piscine, regorgeant de trophées de chasse empaillés, appartient-elle vraiment à Jesus ? Aurait-il réalisé le rêve américain ? Bien sûr que non ! Il n'y a pas de vie normale pour les sans-papiers ! Nero s'engage (avec les papiers de son frère) a pour deux ans dans l'armée comme « Green Card Soldier », une voie rapide pour l'obtention de la nationalité américaine. Il se retrouve dans une région aride et désolée du Moyen-Orient. Seul survivant d'un attentat contre le poste de garde, ayant perdu toutes preuves de son identité (empruntée), il se retrouve dans la peau d'un clandestin. Une fable sans concession sur les migrants.

Zero Days (Alex Gibney, Etats-Unis 2016, 1h56 - Compétition internationale) ***

Dans le domaine de la sécurité informatique, une vulnérabilité « Zero day » est une vulnérabilité informatique totale n'ayant fait l'objet d'aucune publication et n'ayant aucun correctif connu (Wikipedia : article Vulnérabilité Zero day). Le dernier film du documentariste oscarisé Alex Gibney explore les dangers qui

compromettent la cyber-sécurité et qui deviennent inéluctablement des armes de destruction de masse. Sources d'énergie, dossiers médicaux, politiques, bancaires, administratifs, tout peut être contaminé et manipulé à distance. Gibney se concentre sur le phénomène de **Stuxnet**, un puissant logiciel malveillant (malware), découvert en 2010 par les experts IT (Information Technology). Très certainement mandatée par les gouvernements des Etats-Unis et d'Israël, ce « malware » était conçu pour saboter spécifiquement le programme nucléaire iranien. Ce ver informatique n'a pas seulement réussi à infecter sa cible, il a continué à se propager, sans qu'on puisse l'arrêter. Bien que cela soit nié officiellement, **Stuxnet** a été créé par deux puissances qui avaient chacune un but spécifique. L'arme s'est révélée si puissante qu'il semble bien que la boîte de Pandore des cyberguerres planétaires ait été ouverte. Dans le film, des initiés révèlent ce qu'ils veulent bien sur le développement d'un programme dont le nom de code était « Olympic Games », un « malware » en mesure de paralyser toute l'infrastructure de pays entiers en une nanoseconde, sans laisser de traces. Richement documenté, ce film sur une menace fatale est digne d'être vu et revu.

Smrt u Sarajevu / Mort à Sarajevo (Danis Tanović, France, Bosnie et Herzégowine 2016, 1h25 - Compétition internationale – Prix du Jury Fipresci 2016) ***

Tanović a construit son intrigue autour de la pièce de Bernard-Henri Lévy, **Hotel Europe**. Sarajevo, 28 juin 2014. Dans le luxueux Hôtel Europe, le directeur Omer prépare l'arrivée de hautes personnalités étrangères pour le 100^e anniversaire de l'Attentat de Sarajevo qui a déclenché la Première Guerre mondiale. Un appel à la paix et à l'entente cordiale venant de Sarajevo sera



Gianfranco Rosi, réalisateur de **Fuocoammare** (Ours d'Or) et Meryl Streep, présidente du Jury international



Magdalena Cielecka (Iza), Marta Nieradkiewicz (Marzena) et Julia Kijowska (Agata), les trois soeurs de **Zjednoczone Stany Milosci** de Tomasz Wasilewski

entendu, c'est du moins ce qu'espère le premier arrivé, un diplomate français (Jacques Weber) qui répète indéfiniment dans sa chambre le discours qu'il va prononcer. Mais le personnel de l'hôtel, qui n'a pas été payé depuis deux mois, a décidé d'entamer une grève le jour même. Lamija, directrice adjointe de l'hôtel, essaie vainement d'enrayer cette grève, faisant pression sur sa mère, Hatidza, qui travaille dans la blanchisserie de l'hôtel et va représenter les grévistes. Sur le toit de l'hôtel, une journaliste TV bosniaque interroge ses invités sur la guerre et ses conséquences et leur demande si Gavriilo Princip, l'auteur de l'attentat de 1914, est, à leur sens, un criminel ou un héros. L'un de ses interlocuteurs se trouve être un descendant du nationaliste serbe et porte le même nom. Crise économique dans l'hôtel, faillite de la construction européenne, conflits et frustrations : Tanović nous offre la vision d'un microcosme en pleine déroute, une société bosniaque divisée.

Fuocoammare / Fire at Sea (Docu-fiction de Gianfranco Rosi, Italie, France 2016, 1h48 - Compétition internationale – [Ours d'Or du meilleur film 2016](#), [Prix du Jury Ocuménique 2016](#), [Prix d'Amnesty International 2016](#), [Prix du Jury des Lecteurs du Morgenpost berlinois](#)) **

Dans **Fuocoammare**, Gianfranco Rosi raconte Lampedusa au travers de l'histoire de Samuele, un gamin de 12 ans qui va encore à l'école, aime se servir de sa fronde et de ses armes de pacotille. Il joue sur la terre ferme, seul ou avec son meilleur copain, connaît tous les recoins de son île. C'est lui qu'on voit et entend le plus souvent dans ce film qui évoque une immense tragédie humaine. Samuele assure l'intermède comique, la détente (pensons à sa visite chez l'ophtalmologue, à sa façon de manger les spaghettis, ou à ses

théories sur l'art de la fronde, ...), dans un film au propos tout ce qu'il y a de plus sombre. Chacun autour de lui parle de pêche, de mer, de soucis quotidiens. D'autres parlent aussi des milliers de femmes, d'hommes et d'enfants qui affluent, dans l'espoir d'une vie meilleure en Europe. Sur Lampedusa, l'état d'urgence est quotidien. Les migrants, nous les voyons et les entendons bien moins que Samuele, qui semble pouvoir vivre sa pré-adolescence en dehors du drame humain qui se déroule quotidiennement sur son île. Rosi alterne les séquences du quotidien de Samuele avec des images bouleversantes des migrants, des témoignages des garde-côtes et du personnel médical qui recueillent tous les jours des réfugiés ayant traversé la mer dans les pires conditions.

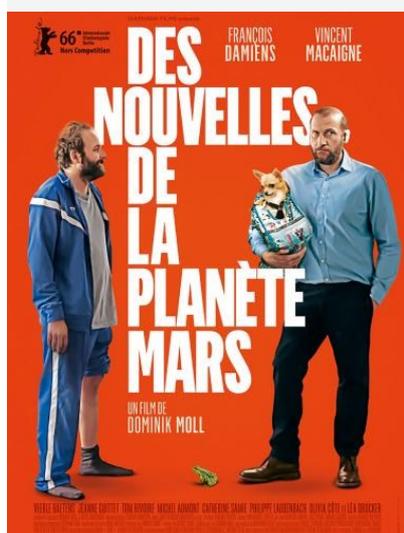
Zjednoczone Stany Milosci / United States of Love (Tomasz Wasilewski, Pologne, Suède 2016, 1h44 - Compétition internationale – [Ours d'argent du meilleur scénario](#)) **

Pologne, début des années 1990. Le Mur est tombé, première année de liberté, mais aussi incertitude nouvelle pour l'avenir. Le quotidien est resté lugubre, parsemé de vains espoirs, rien n'a vraiment changé. Qu'en est-il de cette vie nouvelle qu'on se promettait ? Tomasz Wasilewski dresse le portrait de quatre femmes dans une petite ville de province. Agata, lassée de son mari, aime secrètement un prêtre, mais Dieu est un rival imbattable. Sa soeur Iza, directrice d'école, lutte pour reconquérir son amant, devenu distant depuis son récent veuvage : vaine lutte contre une morte. Quant à leur cadette Marzena, séduisante professeure d'aérobic, elle rêve de partir à l'Ouest, comme son mari, et d'y faire une carrière *glamour*. Elle est aveugle à l'amour que lui voue bientôt à la retraite. Ces femmes convoitent toutes les mauvaises



personnes Tourné dans des décors froids et en couleurs délavées, le film offre une réflexion sur une forme d'enfermement, et sur les tentatives plus ou moins vite avortées de réaliser ses fantasmes. Tout en demi-teintes, sans pousser à la tragédie, Wasilewski observe la détresse affective de l'individu dans une société quasi moribonde.

Kollektivet / The Commune (Thomas Vinterberg, Danemark, Suède, Pays-Bas 2016, 1h51 - Compétition internationale – Distribué en Suisse par Praesens – **Prix de la meilleure actrice à Trine Dyrholm**) **

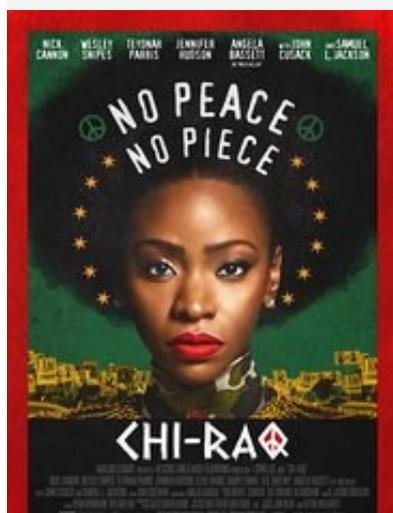


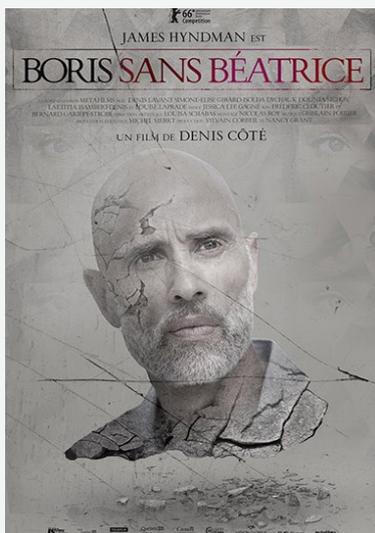
Danemark, années 1970. Erik Møller (Ulrich Tomesen), professeur d'architecture à l'université de Copenhague, hérite d'une somptueuse villa dans un quartier huppé de Copenhague. Pour donner vie à la maison, et faire face aux charges financières, il décide, en accord avec sa femme Anna et sa fille Freja, d'y créer une commune avec des amis de longue date, et pourquoi pas, des inconnus. La vie communautaire s'organise : des repas animés, de petits différends concernant les questions domestiques, des colloques et votations, des baignades en tenue d'Eve et d'Adam. Mais ce vernis d'harmonie ne tarde pas à se lézarder. Surtout pour Anna : Erik s'éprend d'une étudiante, Emma, et, à la suggestion d'Anna, l'invite à vivre dans la commune. Mais bientôt la femme plus âgée, complètement délaissée au profit de sa jeune rivale de 24 ans, craque nerveusement, et choisit de s'en aller. Thomas Vinterberg, qui a vécu dans une commune de 7 à 19 ans, capte avec authenticité le quotidien de familles et d'individus partageant un espace vital qui semble rétrécir à mesure qu'il y a lieu de se plier aux règles auto-édictees par la majorité. Le film tente de garder

un ton léger, même lorsqu'il y a mort d'enfant, mais on s'achoppe malgré tout à la bêtise de certains personnages et à la cruauté des conséquences.

Des nouvelles de la Planète Mars (Dominique Moll, France, Belgique 2016, 1h41 – **Hors Compétition** - Distribué en Suisse par Praesens) **

Philippe Mars (François Damiens), ingénieur informaticien divorcé, partage la garde de ses enfants ados avec son ex-femme. Mais lorsque les obligations professionnelles de celle-ci l'appellent à l'étranger, et qu'elle plante les deux ados chez son ex, Philippe se sent bientôt dépassé : sa fille lycéenne, obsédée par ses études, et un copain, n'a rien à lui dire. Son fils, devenu militant végétarien, se montre taiseux et réprobateur. Sa soeur, artiste-peintre, expose des nus intégraux de leurs parents ! Et elle lui refile de force son chihuahua ! Et cerise sur le gâteau : Jérôme (Vincent Macaigne), un collègue barjo qui a manqué de le tuer en lui lançant un couperet à la tête, force son hospitalité. Mars, qui ne sait pas dire non, qui est trop courtois et toujours arrangeant, se noie désormais dans un chaos total. Il supporte, encaisse, tolère. Mais jusqu'à quand ? Va-t-il craquer pour retrouver sa routine tranquille d'antan ? Ou pour repartir sur un autre pied, avec un peu de folie ? Les interrogations et prises de conscience de Philippe Mars sont traduites à l'écran par ses visions oniriques : ses parents qui lui parlent depuis l'au-delà, lui-même qui se voit en cosmonaute flottant dans l'espace... **Des Nouvelles de la Planète Mars** serait-il une base de réflexion sur le décalage entre générations et les problèmes de communication ? Un face à face des êtres immobiles et passifs et de ceux qui sont engagés et combattifs ? Une leçon pour tous ceux qui font trop souvent le poing dans la poche ? Tout cela et plus encore,





Cynthia Nixon (Emily Dickinson) et Jennifer Ehle (Lavinia Dickinson) dans **A Quiet Passion**



Emily Dickinson (Cynthia Nixon) embrassant son père Edward Dickinson (Keith Carradine) dans **A Quiet Passion**



L'avocat John Weber (Steve Coogan) dans **Shepherds and Butchers**

dans un film aux personnages attachants et au ton humoristique.

Chi-Raq (Spike Lee, Etats-Unis 2016, 2h07 - **Hors Compétition**) **

Chicago a acquis depuis fort longtemps le surnom de Chi-Raq, une contraction de « Chicago » et « Irak ». Ce nom rappelle que le South Side de Chicago, fort mal famé, a le triste privilège d'être la capitale américaine du meurtre. Entre 2001 et 2015, 7'356 personnes y sont mortes de mort violente. Le port d'armes est garanti aux Etats-Unis par le 2^e amendement. Selon le site Planétoscope, on a plus de 27 homicides par jour aux Etats-Unis, ce qui fait grosso modo près de 10'000 meurtres par an. Le film n'est pas un récit naturaliste sombre, mais une satire mordante, qui revisite « Lysistrata » du Grec Aristophane dans le Chicago actuel. En slang (argot), en vers et en musique, avec des danses lascives et des sermons passionnés ! À la suite de violents combats de rue entre gangs rivaux (les Troyens et les Spartiates), on dénombre trop de morts, en particulier une petite fille morte d'une balle perdue. Un groupe de femmes, sous la conduite de la belle Lysistrata, décide de faire la grève du sexe pour forcer les mâles à renoncer à la violence (« *No Peace, no Pussy!* »). Ce qui va les mettre en rage, en particulier Demetrius Chi-Raq Dupree Nick Cannon, l'amant de Lysistrata. Mais les femmes seront les plus fortes. Le mouvement pacifique est bientôt largement suivi, bien au-delà des limites de la ville, bien au-delà des frontières du pays. À la tête du mouvement pacifique, Miss Helen (Angela Bassett), Lysistrata (Teyonah Parris) et le Père (blanc) Mike Corridan (John Cusack) prêchent pour la paix et l'amour ! Et j'ai failli oublier Samuel Jackson, le narrateur ! Coloré, clinquant et rythmé : à voir !

Boris sans Béatrice (Denis Côté, Canada 2016, 1h23 – Compétition internationale) *

Quelque part au Québec, Boris Malinowski, beau mâle arrogant, libéral et orgueilleux, décide de faire un effort pour aider sa femme Béatrice, frappée de catatonie. L'apparition d'un vieux sage vérolé obligera Boris à se confronter au monde et à lui-même. Il rompt avec sa maîtresse, ne prolonge pas sa liaison avec l'aide familiale, bref, essaie de mettre sa vie en ordre. Belles images pour un film creux et prétentieux.

Autres sections :

A Quiet Passion (Terence Davies, Grande-Bretagne, Belgique 2015, 2h05 – Berlinale Special Gala) ***

Qui se cache derrière la poétesse Emily Dickinson (1830-1886) qui vécut toute sa vie dans la maison familiale (où Davies a pu tourner), à Amherst (Massachusetts) ? Introvertie, farouche, cette femme brillante et rebelle se consacra presque en secret à la poésie, à la fois son refuge, « sa consolation » (de ses propres termes) et son exutoire. Une petite douzaine de ses poèmes furent publiés de son vivant, alors qu'elle en a écrit près de 1'800 (selon Wikipedia). Terence Davies imagine l'histoire de sa vie, depuis son jeune âge jusqu'à sa mort, des suites de la maladie de Bright. Le quotidien est délimité par les murs de la résidence familiale, les règles rigides édictées par son père (Keith Carradine), le machisme parfois borné de son frère Austin (Duncan Duff), mais aussi illuminé par la générosité et le soutien infinis de sa soeur Lavinia (Jennifer Ehle). Les poèmes de celle qui est maintenant considérée comme « une figure majeure de la littérature américaine », sont dits en voice-over, servant de



Pour le film **Auf Einmal**, depuis la gauche : Hanns Zischler, la réalisatrice Asli Özge, Sebastian Hülk, Julia Jentsch et une groupie



Le duo de flics de **War on Everyone** : Alexander Skarsgård et Michael Peña



Une dynastie d'acteurs : l'acteur Stellan Skarsgård entouré de ses deux fils, Alexander et Bill

commentaire et de transition tout au long du film. La caméra accompagne délicatement une vie où la poésie prend de plus en plus de place. Emily Dickinson (Cynthia Nixon) communique par lettres avec sa soeur Lavinia, son frère Austin (Duncan Duff) ou encore avec le pasteur unitarien Charles Wentworth Higginson (Eric Loren), dont elle fut très éprise. Le *biopic* de Davies décrit le combat d'une femme intelligente et talentueuse pour être reconnue, dans une société qui n'est pas encore prête à le faire. Un des plus beaux films en costumes récents de cette Berlinale, où j'en ai vu une bonne dizaine !

Shepherds and Butchers (Oliver Schmitz, Afrique du Sud, Etats-Unis, Allemagne 2016, 1h20 – Panorama 2016) ***

Afrique du Sud, 1987. La colère de la population noire gronde, le climat est explosif. Pieter Botha vient d'être réélu président, les quelques réformes qu'il propose contre l'apartheid sont insuffisantes. Nelson Mandela est toujours en prison et sera élu premier président noir d'Afrique du Sud en 1994 seulement. Lorsqu'un gardien de prison âgé de 19 ans, Leon, abat à bout portant sept Noirs, son sort laisse peu de doute : il sera condamné à mort. L'avocat John Weber (Steve Coogan), adversaire irréductible de la peine de mort, se voit pratiquement imposer sa défense, qu'il prépare dès lors sans illusion. Weber cherche à cerner l'élément déclencheur d'une telle violence. Il découvre que Leon, qui s'était engagé à 17 ans comme fonctionnaire, a été placé d'autorité dans le couloir de la mort d'une des plus grandes prisons du pays. Jour après jour, il a dû prendre soin des condamnés, en grande majorité noirs, les nourrir, pour devoir ensuite aider à les pendre. Dans la seule année 1987, ce ne sont pas moins de 164 condamnés qui

ont été mis à mort. Un flash-back nous montre des gardiens de prison traînant sans ménagement sept condamnés vers sept noeuds coulants fixés à une très longue potence : pendaisons à la chaîne ! Leon a participé à chaque « cérémonie » d'exécution, de l'instant où on arrache le prisonnier à sa cellule jusqu'au moment où il pend, la nuque brisée !

« Shepherd and butcher », (berger / boucher) : peut-on être les deux à la fois ? Ce « courtroom drama » (drame juridique) répond « NON » à cette interrogation, alternant les scènes de procès avec des analepses ne nous épargnant aucun détail de l'horreur des exécutions. Basé sur des faits réels, **Shepherds and Butchers** fait avec une acribie virulente le procès de la peine de mort. Les faits évoqués ont sans doute eu une résonance : un moratoire sur la peine de mort fut lancé en février 1990, et la peine capitale définitivement abolie en juin 1995.

Auf einmal (Asli Özge, Allemagne, France, Pays-Bas 2016, 1h52 - Panorama Special) **

À la fin d'une fête dans son appartement, Karsten se retrouve, seul avec une jeune séduisante femme, Anna, laquelle s'effondre soudain, sans connaissance. Elle décède, pendant que Karsten court chercher du secours dans une clinique proche. Pourquoi n'a-t-il pas composé le numéro d'urgence ? À cette question s'ajoutent bien d'autres, et Karsten se retrouve sur la sellette. Tout est remis en question : sa vie bien réglée, son couple avec Laura, son travail, ses relations avec amis, collègues et famille. Karsten tente vainement de poursuivre comme si de rien n'était. Désillusionné, amer et indigné d'être accusé d'homicide par négligence, Karsten décide de contre-attaquer, de prouver son innocence et retrouver sa vie d'avant. Mais déjà, il est devenu un autre. Porté par d'excellents



Don Cheadle (Miles Davis) et Ewan McGregor (Dave Brill) dans **Miles Ahead**



Don Cheadle dans la peau de Miles Davis



acteurs (Julia Jentsch, Sebastian Hülk, Hanns Zischler, etc.), le film pose avec rigueur et intelligence les questions de culpabilité et de morale, de justice, de vérité et d'hypocrisie.

War on Everyone (John Michael McDonagh, Grande-Bretagne 2016, 1h38 – Panorama Special) **

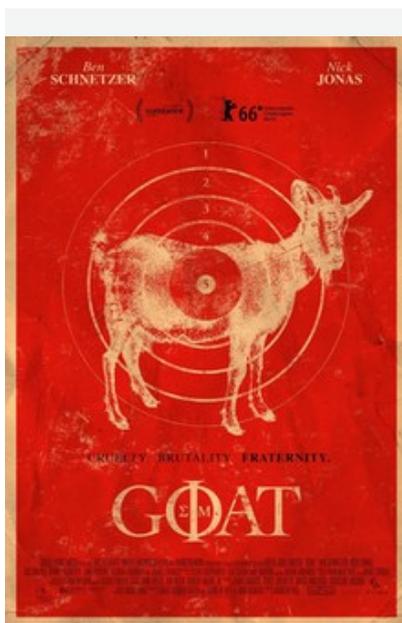
Deux co-équipiers, policiers du Nouveau-Mexique, immatures et peu scrupuleux, n'en ratent pas une : conduire en état d'ébriété, endommager volontairement des voitures parkées, injurier des enfants, faire chanter les indics tout en partageant avec eux la cocaïne supposée les incriminer, etc. En règle générale, ils profitent à fond des individus qu'ils sont censés protéger, ou arrêter. La comédie n'est pas légère, elle est déjantée façon Guy Ritchie, bavarde façon Tarantino, potachissime et somme toute, sympathique façon « Starsky and Hutch », avec des interprètes hauts en couleurs qui se sont fait plaisir, en particulier dans leurs mono- et dialogues absurdes. Pour leurs supérieurs hiérarchiques, les deux compères sont sur le siège éjectable. On leur confie néanmoins une enquête de la dernière chance. Celle qui va se dérouler sous nos yeux, agitée, alambiquée, n'est qu'un prétexte pour les deux compères de déblatérer et s'éclater. Mais ils finissent par s'attaquer à plus fort qu'eux ! Ou peut-être pas... **War on Everyone** n'a pas l'intensité de la comédie noire **The Guard** du même McDonagh. C'est plutôt une gaudriole tragi-comique trépissante et jacassière émaillée de références aux *buddy movies* et aux polars. Michael Peña volubile et désordonné, Alexander Skarsgård (fils de Stellan) nonchalant et amoureux, un déroutant tandem policier coké-pinté !

Miles Ahead (Don Cheadle, USA 2015, 1h40 - Berlinale Special Gala) **

Le film, dont le titre signifie « Miles (Davis) en tête » ou « Largement supérieur », évoque le retour de Davis, après plus de six ans de réclusion. Sur un scénario qu'il a écrit en collaboration avec Steven Baigelman, Cheadle fait ses débuts de réalisateur. Il lui a fallu dix ans, du *crowdfunding* et l'obligation d'avoir au moins un acteur blanc pour venir à bout de son projet. C'est la fin des années 1970, Davis (Don Cheadle) vit en reclus dans le Upper West Side new-yorkais, consacrant le gros de son énergie et de ses moyens à se procurer de la cocaïne et de l'alcool. Il n'est pas complètement en panne de création, mais on lui aurait dérobé des enregistrements originaux qu'il vient de faire. Suspectant ses producteurs de s'être servis, il se fait conduire chez eux par Dave Brill (Ewan McGregor incarnant un prétendu journaliste de « Rolling Stone » qui le harcèle pour une interview) pour reprendre son bien de force. Il s'ensuit une rencontre musclée, puis une course-poursuite et des coups de feu. Pour compliquer les choses, Davis est hanté par le souvenir de son grand amour, Frances Taylor. Vêtu de satin aux couleurs vives et arborant une gigantesque coiffure afro, Cheadle incarne avec passion le musicien légendaire qu'il admire tant.

La Route d'Istanbul (Rachid Bouchareb, Algérie, France, Belgique 2016, 1h37 - Panorama Special) **

Elisabeth est infirmière à domicile, divorcée, et vit avec sa fille de vingt ans, Elodie, dans une jolie demeure au bord d'une rivière, dans la campagne belge. Elle est abasourdie lorsqu'elle apprend que sa fille va rejoindre les rangs de l'Etat islamique en Syrie. La jeune femme est partie avec un jeune Arabe belge avec lequel elle va se marier. Sa mère doit bientôt constater que les autorités belges ne peuvent rien pour l'aider. Elle part en Turquie, espérant intercepter sa fille avant qu'elle ne



Hugh Laurie (Richard Roper), Tom Hiddleston (le gérant de nuit) et Elizabeth Debicki (la maîtresse de Richard Roper), et ci-dessous Olivia Coleman (Angela Burr) dans **The Night Manager**



soit enrôlée. C'est ainsi qu'elle se retrouve à Istanbul, au chevet de sa fille gravement blessée. Rachid Bouchareb s'est déjà intéressé au problème de la radicalisation des jeunes dans *London River* (France 2009). La mère venant d'un pays occidental où règnent la loi et l'ordre social, voit de près le chaos et la violence de pays en état de guerre. La misère et le désespoir dont elle est témoin l'aideront-elles à mieux comprendre pourquoi sa fille a choisi d'aller vivre, avec « ses frères et soeurs » parmi les déshérités ?

Goat (Andrew Neel, Etats-Unis 2016, 1h42 - Panorama Special) **

À la sortie d'une party bien arrosée, Brad est la victime de deux crapules qui lui volent sa voiture, après l'avoir roué de coups et dépouillé de son argent. Les coupables ne sont pas retrouvés et les blessures de Brad Land (Ben Schnetzer) sont longues à guérir. Quelques mois plus tard, il rejoint la même université que son frère aîné Brett (Nick Jonas), et pose sa candidature à la prestigieuse Fraternité Phi Sigma Mu dont son frère fait partie. Mais il y est soumis à la violence physique et psychologique d'un interminable bizutage. Les rituels d'intronisation de la « Hell Week » sont faits d'humiliations, d'insultes et de coups. Brad et ses camarades candidats supportent, prêts à tout endurer pour être acceptés. Ce sont eux, les chèvres, qui doivent encaisser, sans jamais riposter. Si Brad fait preuve d'une loyauté totale, voire imbécile, envers ses bourreaux, son frère Brett, lui, rompt le code de silence de la fraternité, quand il y a mort d'homme. Andrew Neel nous fait entrevoir les racines de la violence chez les mâles américains, ceux-là mêmes qui deviendront des politiciens, qui maltraiteront des prisonniers ou des subordonnés, choisiront la force plutôt que la diplomatie. De

la perspective du protagoniste, le film s'interroge sur l'image que se fait le mâle américain de lui-même et dénonce certaines réalités épouvantables dans les campus qui, au nom de la tradition, détruisent de jeunes vies ou transforment des chèvres en loups.

The Night Manager (Susanne Bier, Grande-Bretagne, Espagne, Etats-Unis 2016, 2 premiers épisodes (sur 7), 1h54 - Berlinale Special Series) ***

Le roman homonyme de John Le Carré a servi de base à la série. Le héros en est Jonathan Pine (Tom Hiddleston), un ancien soldat britannique, qui occupe le poste de gérant de nuit dans l'hôtel de luxe Nefertiti au Caire. Il succombe un soir au charme de Samira (Aure Atika), maîtresse du trafiquant cairote Freddie Hamid et cliente de l'hôtel, qui s'offre à lui. À sa demande, Pine photocopie une liasse de papiers extrêmement délicats (des factures concernant des armes de guerre : missiles, bombes, grenades, napalm, gaz toxiques, j'en passe et de meilleures. Samira a volé ces papiers à son amant, et confie à Pine les photocopies qu'il vient de faire, au cas où quelque chose lui arriverait. L'enjeu est énorme, et Pine se décide à les faire parvenir anonymement au MI6. Sophie paiera son indiscrétion de sa vie : elle est retrouvée égorgée dans sa chambre. Si elle n'a pas été tuée sur les ordres de Hamid, c'est probablement sur ceux de son fournisseur, Richard Roper (Hugh Laurie), un riche philanthrope qui fait fortune grâce au marché noir des armes. Lorsque Pine est recruté par Angela Burr (Olivia Coleman), cheffe d'un service secret indépendant du MI6 qui traque en vain Roper depuis des années, il accepte par amour pour Sophie, qu'il veut venger. Sa mission le conduit à Zermatt, en Cornouailles, puis à Majorque, et



Aure Atika (Sophie) dans
The Night Manager



Le photo call de **Den Allvarsamma Leken / A Serious Game**

(depuis la gauche : Pernilla August, Liv Mjones (l'épouse), Michael Nyqvist (le collègue), Karin Franz Korlof (la maîtresse) et Sverrir Gunadson (le mari adultère))



La réalisatrice, actrice et écrivaine
Pernilla August à Berlin



Gert Krause-Melzer (Günter Walcher) et Viktor Perewalow (le jeune Ostarbeiter russe) dans
Die Russen kommen



Viktor Perewalow (le jeune Ostarbeiter russe) dans
Die Russen kommen

ce dans les deux premiers épisodes seulement. Les acteurs sont juste parfaits : le sexy gérant de nuit (Hiddleston), courtois, charmant, rassurant, « english to the core » ; Aure Atika a d'inoubliables répliques de séduction : « *Why do you sit so far away ?* » « *Out of respect* » répond-il. « *Is that why you came all the way here, to respect me ?* » Ou encore : « *I want one of your many selves to sleep with me tonight, you can choose which one* ». Irrésistible ! Laurie incarne avec une arrogance aristocratique un filou haut de gamme, Tom Hollander, convaincu dans le rôle de son laquais Corcoran, sarcastique et torve à souhait, quand il s'adresse à d'autres que son maître !

Den Allvarsamma Leken / A Serious Game (Pernilla August, Suède, Danemark, Norvège 2016, 2h - Berlinale Special Gala) ***

Stockholm à l'aube du XXe siècle. Lydia, fille d'un peintre, et Arvid, un jeune journaliste qui débute, ont le coup de foudre. Mais les circonstances ne favorisent pas leur amour : Lydia perd soudainement son père qui la laisse sans un sou. Arvid ne gagne pas assez pour deux, et il refuse de l'épouser. Dix ans plus tard, ils se retrouvent. Ils ont tous deux épousé plus riche qu'eux, ont des enfants, mais ne sont pas vraiment heureux. C'est le début d'une liaison passionnée dont les conséquences pourraient être dévastatrices, surtout pour Lydia. Pernilla August a tourné cette troisième adaptation du grand classique éponyme de Hjalmar Söderberg paru en 1912, sur un scénario écrit par Lone Scherfig. Une première adaptation a été faite en 1945 par Rune Carlsten, une deuxième par Anja Breien en 1977. Le film parle d'amour brimé par une société oppressive, de rébellion contre les règles morales et sociales existantes, de découverte de la plénitude et du plaisir. La photo est très soignée,

avec une lumière douce qui éclaire toute une palette de couleurs, pour les extérieurs comme pour les intérieurs. Chaque plan pourrait être un tableau. Un très beau film en costume réalisé par celle qui a joué pour Ingmar Bergman et été mariée à Bille August.

Du programme « Deutschland 1966, filmische Perspektiven in Ost und West », nous n'avons vu que quatre films, faute de temps. Si les cinématographies de l'Est et de l'Ouest abordent plus ou moins ouvertement les mêmes questions existentielles liées à la guerre, à la politique, à la société, à l'amour ou autre quête d'identité, il y a un plus pour nous à redécouvrir les oeuvres de l'Est, qui n'osent s'interroger ouvertement sur les contradictions du socialisme, et qui furent malgré tout censurées, même interdites.

Die Russen kommen (Heiner Carow, République Démocratique Allemande 1968, 1h32 - Berlinale Classics) ***

S'inspirant d'événements qu'il a personnellement vécus, Heiner Carow évoque les derniers jours de la Deuxième Guerre Mondiale. Printemps 1945, dans une petite station balnéaire sur la Baltique. Günter Walcher, un *Hitlerjunge* de 16 ans, croit ferme en la victoire allemande. Lors d'une chasse à l'homme, c'est lui qui débusque le fugitif, un jeune *Ostarbeiter* russe. Un policier l'abat, alors que Günter croyait qu'on allait juste l'arrêter. Il reçoit même la « Croix de Fer classe 2 » pour ce « haut fait » qui va désormais le hanter. Envoyé au front avec les ultimes contingents, il est capturé par les Soviétiques, s'enfuit, et réussit à revenir chez lui. Abattu, lui qui croyait dur et ferme à la victoire allemande. Lorsque les Rouges occupent sa ville, Günter est arrêté, accusé du meurtre du jeune Russe. Il raconte les faits tels qu'ils se sont passés, réaffirme son amour de la patrie et



Karla (Jutta Hoffmann) et son directeur (Hans Hardt-Hardtloff) dans **Karla**



Karla (Jutta Hoffmann) et ses gymnasiens dans **Karla**



Asta (Christa Heiser) et sa grande soeur Helene (Melania Jakubisková) dans **Fräulein Schmetterling**



Helene (Melania Jakubisková) prenant son envol dans **Fräulein Schmetterling**

assure que son père, tombé au front, serait fier de lui. Mais le commandant russe lui lit une lettre de son père, qui lui prouve le contraire : son père était hostile à la guerre et sa mort fut une sorte de suicide. Günter refuse néanmoins de dénoncer le policier-meurtrier et tous ceux qui ont applaudi. Il perd lentement la raison. Mais un film parlant du fascisme sans un héros vraiment anti-fasciste était inacceptable à l'époque. **Die Russen kommen** fut interdit en 1968, avant même d'être achevé, et une bonne partie du négatif détruit. Ce n'est qu'en 1987 que Carow put achever et montrer son film grâce à la collaboration entre la Fondation DEFA et la Bundesarchiv-Filmarchiv. La version restaurée a été complétée d'après une copie de travail très abîmée. Elle présente encore des marques de la censure.

Karla (Hermann Zschoche, République Démocratique allemande 1964, 1h40 – Rétrospective 2016 : Allemagne 1966) ***

Karla, fraîchement diplômée, se présente devant sa nouvelle classe. À peine plus âgée que ses élèves, elle est pleine d'enthousiasme et d'idéalisme. Elle ne cherche pas à transmettre un savoir, elle veut entraîner ses élèves à réfléchir, questionner, trouver par eux-mêmes la vérité. Elle réussit, au grand dam de ses collègues. Seul le directeur de l'établissement la soutient. Mais l'individu qui ne se plie pas n'a pas la cote en DDR. Ce film prônant la libéralisation et l'individualisme fut interdit en 1966, et ce n'est qu'en 1990 qu'il fut diffusé sur grand écran.

Preis der Freiheit (Egon Monk, République fédérale d'Allemagne 1966, 1h23 - Retrospective) **

24 heures tantôt d'un côté, tantôt de l'autre côté du Mur qui coupe Berlin en deux. À l'Ouest, les

officiers de police causent de tout et de rien, tout en maintenant à distance les curieux qui s'approchent de trop près du Mur. À l'Est, on assiste au conseil disciplinaire d'un soldat qui s'est endormi à son poste. Surveillance, méfiance, délation, auto-flagellation et sanction sont les mots d'ordre. À l'insu des soldats de garde, quatre étudiants est-allemands préparent leur fuite à l'Ouest. Mais dans le brouillard du petit matin, seul leur complice réussira à passer de l'autre côté. Filmée comme un documentaire, cette fiction en noir-blanc offre une vision des tensions qui régnaient à l'époque et du quotidien absurde et cruel des garde-frontières. Le film fut primé en 1966 par le Ministère des questions allemandes et par l'Académie des arts du spectacle.

Fräulein Schmetterling (Kurt Barthel, République démocratique allemande 1966, 1h58 - Rétrospective 2016 : Allemagne 1966) *

À la mort de leur père, Helene Raupe (18 ans) et sa petite soeur Asta sont prises en charge par les services sociaux de Berlin-Est. Helene s'essaie à toutes sortes de métiers : poissonnière, vendeuse, contrôleur de bus, mais rien ne lui convient. Ce n'est qu'en rêve qu'elle réussit dans ce qu'elle entreprend et qu'elle peut même voler de ses propres ailes, telle un papillon... **Fräulein Schmetterling** imitait le style de la nouvelle vague tchèque. Ses acteurs principaux, Melania Jakubisková (Helene) et Milan Sládel (le mime) étaient d'ailleurs deux mimes tchèques. Le film se voulait un conte moderne à la Věra Chytilová (réalisatrice tchèque), et montrait le terne quotidien de jeunes dans l'Allemagne de l'Est. Des fragments documentaires filmés en caméra cachée contrastent avec les passages poétiques (les interminables prestations du mime, les envols de la jeune fille). Ils mettent en



Les civils en colère dans
The Road back



Astrid (Julia Jentsch) dans
24 Wochen



Kacey Mottet Klein, André
Téchiné, Sandrine Kiberlain,
Corentin Fila Berlin pour
Quand on a 17 ans



Benoît Poelvoorde, Vincent
Lacoste et Gérard Depardieu
dans **Saint Amour**



Isabelle Huppert et Roman
Kolinka dans **L'Avenir**

évidence le contraste entre rêve et réalité. Le tournage fut suspendu en 1966, le film interdit. Ressorti en 2005, en l'état (les séquences existantes montées chronologiquement, sans coupe), ce film ne peut, à mon sens, intéresser que les historiens du cinéma, tant il manque de structure.

*Parmi les films de répertoire montrés cette année, nous avons choisi d'aller voir **The Road Back** (James Whale, USA 1937) dont le tournage coûteux et chaotique a probablement porté un coup très dur à la carrière de son réalisateur :*

The Road Back (James Whale, USA 1937, 1h37 - Berlinale Classics) ***

Basé sur le livre « **The Road Back** » d'Erich Maria Remarque, le film parle de quatre soldats allemands pour lesquels le retour à la vie civile après la Première Guerre mondiale est difficile. Le livre fut interdit sous le nazisme, l'adaptation au cinéma de 1937 souleva de vives protestations de l'Allemagne nazie (par consul interposé). Le film fut remonté sur les ordres de la direction d'Universal, sans même consulter le réalisateur. Nous avons pu voir une version 35mm restaurée grâce à la Library of Congress, la NBC Universal et la Film Foundation de Martin Scorsese. L'histoire débute en novembre 1918. L'armistice a été signé, les soldats peuvent rentrer chez eux. Ils se retrouvent confrontés à des révolutionnaires aigris, des camarades traumatisés, des civils appauvris, des femmes infidèles, des profiteurs de guerre, etc. Le film possédait un très fort message anti-guerre et une mise en garde évidente contre l'Allemagne nazie. Plusieurs intermèdes comiques grâce aux comédiens Slim Summerville et Andy Devine (rajoutés par Universal, désapprouvés par Whale) permettent de ne pas trop

plomber l'atmosphère.

Les « sans commentaire » ou presque ... et pour cause

24 Wochen (Anne Zohra Berrached, Allemagne 2016, 1h42 – Compétition internationale)

Un couple apprend que leur futur enfant souffre du syndrome Down et d'une anomalie cardiaque. Un avortement au sixième mois serait tout à fait légal. Mais à quel prix ? On a voulu nous allécher en nous disant que le film était très réaliste, très dramatique et qu'on y voyait un avortement en direct. Euh...pas très motivant.

Quand on a 17 ans (André Téchiné, France 2016, 1h56 - Compétition internationale - Distribué en Suisse par Frenetic)

"L'histoire de deux garçons qui se battent tout le temps, que les familles respectives n'arrivent pas à séparer. L'éducation scolaire intervient pour les séparer pour éviter qu'ils se battent. La question est de savoir comment tout ça va évoluer, s'ils vont rester ennemis jusqu'au bout ou s'ils vont parvenir à se rapprocher", selon le résumé d'André Téchiné. On nous a dit surtout du bien de ce film qui était acheté en Suisse avant la Berlinale. On l'a donc gardé pour après.

Saint Amour (Benoît Delépine et Gustave Kervern, France 2016, 1h41 - **Hors Compétition** - Distribué en Suisse par Frenetic)

Tous les ans, Bruno (Benoît Poelvoorde) fait la route des vins... au salon de l'Agriculture ! Mais cette année, il se lance, entraîné par son père (Gérard Depardieu), sur la vraie route des vins. Ils dégusteront du Saint-Amour, mais aussi de l'amour tout court, un festin de « Wein, Weib und Gesang ». Le film sort de toute façon en Suisse, et pour moi, Delépine et Kervern, c'est un goût acquis ...



Qin Hao dans **Chang Jiang Tu**



Majd Mastoura et Rym Ben Messaoud dans **Inhebbek Hedi**



Alessandra De Rossi dans **Hele Sa Hiwagang Hapis / A Lullaby to the sorrowful Mystery**



Ali Bagheri et Amir Jadidi dans **Ejhdeha Vared Mishavad ! / A Dragon Arrives**

L'Avenir (Mia Hansen Løve, France, Allemagne 2016, 1h40 - Compétition internationale – [Ours d'argent 2016 de la meilleure mise en scène](#))

Nathalie (Isabelle Huppert), professeur de philosophie, mère et épouse jusqu'ici comblée, découvre que son mari la trompe et veut la quitter. Confrontée à une liberté et une solitude qu'elle n'a pas choisies, elle va devoir se reconstruire. Hansen-Løve livre le portrait d'une femme vieillissante, et une réflexion sur le sens de la vie et des structures qu'on croyait acquises. On se réservait ce film francophone pour plus tard. Il semble que personne ne l'a acheté pour la Suisse.

Chang Jiang Tu / Crosscurrent

(Yang Chao, République populaire de Chine 2015, 1h56 – Compétition internationale)

Gao Chun remonte le Yangtsé sur sa péniche pour aller enterrer son père, et aussi pour trouver l'amour. Mais toutes les femmes qu'il rencontre sont une seule et même créature ensorcelante. La remontée du fleuve devient voyage dans le temps et l'espace, des moments de vie. Le périple de Yang Chao dépeint un univers poétique dans lequel le quotidien et la politique de la Chine se fondent. « Wenn ich Kultur höre, entsichere ich meinen Browning » dit un personnage de Hanns Johst, dans le drame historique **Schlageter**, de 1933. Et bien, pour moi, c'est la même chose, pour le mot « poétique » ! Aux dires de nos compères à Berlin, nous avons eu raison de zapper.

Inhebbek Hedi (Mohamed Ben Attia, Tunisie, Belgique, France 2016, 1h28 - Compétition internationale – [Prix du meilleur premier film doté d'un montant de 50'000€ offert par la GWFF](#))

Ce film, dont le titre veut dire « Je t'aime Hedi », retrace l'histoire de Hédi, jeune tunisien sans

histoires, se pliant docilement aux exigences de ses aînés, que ce soit sa mère ou son chef ! Jusqu'au jour où il tombe follement amoureux. Sa dulcinée a les pieds sur terre, et aimerait bien trouver une nouvelle vie à l'étranger. Sous couvert de l'histoire d'un garçon, le film dresse le portrait d'une société en plein changement, entre tradition et modernisme. Un film aussi sur le besoin de liberté et la peur que celle-ci inspire. Il était à notre programme, mais on l'a manqué. Peut-être a-t-il été acheté par le distributeur suisse Trigon ? Il a en tout cas été remarqué et récompensé par la GWFF Gesellschaft zur Wahrnehmung von Film- und Fernsehrechten mbH.

Hele Sa Hiwagang Hapis / A Lullaby to the sorrowful Mystery

(Lav Diaz, Philippines, Singapour 2016, 482 minutes ! - Compétition internationale – [Ours d'argent Alfred Bauer qui récompense un film ouvrant de nouvelles perspectives](#))

La vie épique d'Andrés Bonifacio y de Castro, l'un des célèbres adversaires du colonialisme dans les Philippines à la fin du XIXe siècle. Lav Diaz explore pendant plus de huit heures, en noir-blanc, ce mythe et l'histoire mouvementée de son pays. On a évité. À tort selon le jury international, qui lui a décerné un Ours d'argent. À juste titre, selon une coreligionnaire américaine qui s'est fait un devoir de voir le film jusqu'au bout et a observé comment les deux tiers des spectateurs ont déserté la salle en cours de projection.

Ejhdeha Vared Mishavad ! / A Dragon Arrives (Mani Haghighi, Iran 2016, 1h47 - Compétition internationale) 🍷

Une chevrolet Impala orange fonce à travers un cimetière dans le désert, en direction d'une épave de bateau, dans laquelle un prisonnier politique s'est pendu. Il



Miguel Nunes dans **Cartas da Guerra**



Angéla Stefanovics, Bálint Sótonyi dans **Liliom Ősvény / Lily Lane**



Shioli Kutsuna et Beat Takeshi dans **While the women are sleeping**



Hidetoshi Nishijima dans **Kuripi / Creepy** (Il joue également dans le Wayne Wang)



Michalina Olszanska dans **Já, Olga Hepnarová / I, Olga Hepnarova**

a recouvert les parois d'inscriptions. Que s'est-il passé ? Bon début, mais suite chaotico-ésotérique, mystères des plus épais, interrogations sans réponses. Une partie du film a été tournée sur l'île de Qeshm dans le Golfe Persique. 50 ans plus tard, il est toujours impossible de clarifier les faits qui se sont passés en 1965. Un film qui décuple les attaques de paupières.

Cartas da Guerra / Letters from War (Ivo M. Ferreira, Portugal 2016, 1h45 - Compétition internationale) 🍷

Adaptation d'un ouvrage réunissant les lettres de l'écrivain portugais António Lobo Antunes, à son épouse enceinte, pendant la guerre coloniale en Angola où il travaille comme médecin militaire entre 1971 et 1973. Dans ses lettres, Lobo Antunes dépeint aussi bien une nature fascinante que ses rencontres avec les indigènes. Ivo M. Ferreira nous livre un compte-rendu en images noir-blanc de ce pays en guerre, avec en *voice-over* la lecture des lettres de Lobo Antunes, tantôt par une voix masculine, le plus souvent par une voix féminine. Déroutant et assez ennuyeux en fin de compte.

Liliom Ősvény / Lily Lane (Bence Fliegauf, Hongrie 2016, 1h31 - Forum) 🍷

Une mère, son fils, les histoires qu'elle lui lit. Elle vit séparée de son mari, mais lui refuse le divorce par mail. Mère et fils vont et viennent, de ci de là, « pareils à la feuille morte » dirait Verlaine. Entre scènes oniriques et réalité, présent et passé, un fatras auquel je n'ai rien compris.

While the women are sleeping (Wayne Wang, Japon 2016, 1h42, - Panorama Special) 🍷

Basé sur l'une des douze « short stories » d'un recueil de l'écrivain Javier Marias Franco, le film observe deux couples lors de leur séjour dans un hôtel. Un jeune écrivain en mal d'inspiration, sa femme qui est aussi son éditrice. L'autre couple, très disparate, est formé du sexagénaire Takeshi Kitano et d'une jeune fille. L'écrivain les espionne, les suit, les analyse, et le récit de cette obsession tourne bien vite en rond, se perd (et nous avec) en chemin.

Kuripi / Creepy (Kiyoshi Kurosawa, Japon 2016, 2h10 - Berlinale Special Gala) 🍷

Ayant échappé de justesse aux coups d'un psychopathe, un policier démissionne et accepte un poste de criminologue dans une université. Mais son instinct de limier perdure : lorsqu'il découvre qu'une famille entière a disparu six ans auparavant dans son quartier et que le cas n'a jamais été résolu, il se plonge dans les dossiers. Ce qui va le conduire sur les traces d'un psychopathe qui tue par procuration, grâce à une drogue spéciale. « Abracadabrantesque » comme dirait l'ami Chirac, qui avait lu Rimbaud !

Já, Olga Hepnarová / I, Olga Hepnarova (Petr Kazda, Tomas Weinreb, République Tchèque, Pologne, République Slovaque, France 2016, 1h28 - Panorama) 🍷

Le film explore le parcours de la dernière condamnée à mort par pendaison en Tchécoslovaquie, à l'âge de 22 ans. Le rôle-titre est tenu par une actrice certes ravissante, mais sans relief. Le jeu de l'actrice, la mise en scène, le montage, l'image noir-blanc, tout est tellement elliptique, mutique, abscons que l'on a peine à comprendre les raisons qui poussent un beau jour la jeune femme à écraser huit piétons avec son véhicule, pour venger, dit-elle,

et attirer l'attention sur tous les « Prügelknaben » du monde !

Tempestad (Tatiana Huezo, Mexique 2016, 1h45 - Forum – [Mention élogieuse du Jury du Prix Caligari](#) 2016) *

Les « pagadores », ce sont des innocents sciemment condamnés à la place de coupables, dans le seul but de calmer et rassurer l'opinion publique. Tatiana Huezo donne tout d'abord la parole à une « pagadora » enfermée dans une prison contrôlée par ceux-là mêmes pour lesquels elle est

privée de liberté : les cartels de la drogue. On ne voit jamais la protagoniste, on l'entend. Les images ne correspondent pas souvent à ce qu'elle raconte, elles montrent des quartiers miséreux, des campagnes calmes, sans joie. Puis l'on se retrouve dans un cirque, dont l'une des artistes recherche en vain, depuis des années, sa fille kidnappée. Le récit pathétique, jamais illustré en direct, contraste totalement avec les images apparemment « normales » : en surface, on ne voit rien ... Pas évident d'entrer dans ce film !



Je termine sentencieusement avec la profession de foi des rédacteurs d'e-media : voir un film, c'est découvrir le monde. Le cinéma, fiction ou documentaire, présente une ou plusieurs facettes du monde que les jeunes (et les moins jeunes) ne connaissent pas ou peu. Discuter du film, partager les impressions, verbaliser le ressenti, être ouvert à la perception des autres, entrer dans une démarche d'analyse à plusieurs voix.

Et si le cinéma est une source infinie d'informations sur le monde et les hommes, il est

aussi, et peut-être avant tout, une oeuvre d'art, dans laquelle on peut reconnaître la patte de son créateur, une oeuvre à la fois personnelle et collective qui représente la somme de multiples talents. Tout cela en fait un art digne de figurer en bonne place dans les programmes éducatifs.

A la Berlinale, mes favoris ne furent pas ceux des jurys : à vous de tester, visionner et juger, selon les critères qui vous importent. D'ores et déjà, j'espère vous retrouver pour les prochains échos de festival suisses de l'année (FIFF, NIFFF et Locarno). Et bien entendu, rendez-vous pour la prochaine Berlinale, qui se tiendra probablement du 9 au 19 février 2017.

Pour en savoir plus

Le site cinéma audiovisuel de l'Académie de Grenoble explicite les multiples facettes du cinéma, instrument pédagogique par excellence :

<http://www.ac-grenoble.fr/audiovisuel/articles.php?lng=fr&pg=15>

Un article du *Monde* sur le véritable Eddie Mannix :

<http://www.lemonde.fr/eddie-mannix-le-caid-d-hollywood.html>

Un article du *Monde informatique* sur « La Zero Day Initiative » révèle 4 failles dans Internet Explorer :
<http://www.lemondeinformatique.fr/zero-day-initiative-explorer-61875.html>

Un article de *Metronews* : « Faille Zero Day : attention danger si vous utilisez Internet Explorer » :
<http://www.metronews.fr/high-tech/faille-zero-day-internet-explorer/mobeln3qA4TKEN6LI/>

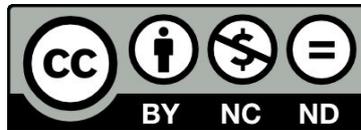
Un article de Amnesty International dans Wikipedia : Le Mexique aux mains des cartels :
<https://www.amnesty.ch/fr/mexique>

Bibliographie

GOMERY, Douglas : « Hollywood, l'Âge d'or des Studios », paru aux Editions *Cahiers du Cinéma*, 1987, 192 pages.

ASSOULY, Julie : « L'Amérique des Frères Coen », Editions CNRS, collection *Biblis*, 2015

BETZ, Connie – ROTHER, Rainer – PATTIS, Julia – Deutsche Kinemathek – Museum für Film und Fernsehen : « Deutschland 1966 – Filmische Perspektiven in Ost und West », février 2016



Suzanne Déglon Scholer enseignante, chargée de communication PromFilm EcoleS, février 2016 / "Droits d'auteur : Licence Creative Commons":
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>



Avec Daniel Brühl (à la Berlinale pour *Alone in Berlin* réalisé par Vincent Pérez et *Colonia* réalisé par Florian Gallenberger)